Vol. XXII. Saint-Boniface, Manitoba, 16 Août 1893. No. 45.

ABONNEMENTS

Canada et Etats-Unis - - $1.00
Europe (compris le port) - - 2.50

TARIF DES ANNONCES:

1ère insertion, par ligne....... 12 cts
Chaque insertion subséquente 10 "

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ
LE MERCREDI DE CHAQUE SEMAINE
A SAINT-BONIFACE, MANITOBA
Par la Cie Canadienne de Publication

Toute communication concernant le journal doit être adressée à
EDMOND TRUDEL,
Directeur,
Saint-Boniface, Man.
Canada.

VARIÉTÉS

LA CRISE AUX ÉTATS-UNIS

LES MANUFACTURES SE FERMENT, ETC., ETC.

Ware—Le moulin de coton de la Otis Company, de cette ville, va interrompre ses opérations samedi, pour un mois, parce qu'il ne peut trouver de marché pour ses produits. Le nombre de personnes employées dans cette fabrique s'élève à 1750 et la paie est de $50,000 par mois. Les fabriques de cette même compagnie, à Warren, Palmer, Thorndike, Bondville et Three Rivers, vont aussi réduire leur production au même degré que la fabrique de Ware.—*L'Opinion Publique*, de Worcester.

Milbury—L'agent de la manufacture de Cordis, Fred W. Moore, a reçu avis de la corporation de poser des placards dans les différends départements de cette manufacture, notifiant les employés que les portes de cette manufacture seront fermées à partir du 28 juillet au 20 du mois d'août.—*L'Opinion Publique.*

Rutland—La Vermont Marble Company a averti ses employés que leurs gages seront réduits de 15 pour cent à partir du 1er août. Cette compagnie est la plus considérable dans le monde et emploie 2,000 hommes.—*L'Opinion Publique.*

Willimantic—Plusieurs de nos manufacturiers semblent craindre les temps durs ; la Natchang Silk Company n'opère ses ouvrages que trois jours par semaine ; la Holland Silk Company a arrêté ses ouvrages pour 2 ou 3 semaines ; la Willimantic Linen Co. ne donnera de l'ouvrage à ses ouvriers que 5 jours par semaine. Voyant les temps durs approcher, nos Canadiens se rapatrient ; trois familles sont parties cette semaine et deux autres doivent partir la semaine prochaine.—*L'Opinion Publique*

Cincinnati, O.—La Lane & Bodley Machine Co., de Cincinnati, O., qui emploie 220 hommes, a averti ses employés que leurs gages seraient réduits de 25 pour cent. Les employés refusèrent de travailler sous une telle réduction, à moins que les patrons leur promettent de leur accorder leurs anciens salaires dans un certain temps dont la date serait fixée. Les patrons refusèrent et les employés se mirent en grève.—*L'Opinion Publique.*

Lowell—Les directeurs du Tremont et Suffolk, réunis à Boston, ont décidé qu'à partir du 1er août, jusqu'à nouvel ordre, leurs employés ne travailleraient que la moitié du temps ordinaire. Le marché est encombré actuellement et il faut que les propriétaires attendent que les produits aient un champ libre d'exploitation.—*Le National*, de Lowell.

Concord—Les manufactures de la ne Holden à West Concord et Penacook vont interrompre leurs opérations pour trois semaines, à cause du manque de commandes.—*Le Messager*, de Lewiston.

—La manufacture York a fermé ses portes pour cinq semaines. Les autres manufactures sont en pleine opération.—*Le Messager.*

Lewiston—Enfin, ce que l'on craignait depuis quelque temps est arrivé. Les directeurs des filatures Bates ont averti leurs employés qu'ils auraient à chômer durant le mois d'août, à partir de samedi, 5 août. Mardi et mercredi, 8 et 9 août, les employés recevront leurs arrérages. Ces filatures employaient 1,800 ouvriers. Elles dépensent mensuellement $120,000. La cause de chômage est la crise financière dont souffre actuellement le pays.—*Le Messager.*

Lowell—Le Merrimack Print Work a décidé de fermer ses ateliers pour une semaine seulement. Après cela, on y travaillera à demi-journées.—*Le National.*

Manchester—Les moulins Amoskeag sont fermés pour un mois. Dans la teinturerie, on emploiera, une dizaine d'hommes, juste le nombre suffisant pour fournir aux moulins le stock dont ils ont besoin. Aujourd'hui, les employés au moulin Jefferson et au *bag mill* ont repris leur ouvrage après une vacance de quinze jours.—*Le National.*

Lawrence, Mass.—On annonce la suspension d'affaires des fabriques Atlantic, Arlington et Pemberton. La fabrique Atlantic sera fermée pour un mois : la fabrique Arlington sera fermée la semaine prochaine, pour le reste du mois d'août. La fabrique Atlantic suspendra ses opérations pendant un mois ou jusqu'à ce que la condition des affaires soit meilleure. Cette fabrique donne de l'emploi à 1,200 ouvriers et la liste de paie hebdomadaire s'élève au chiffre de $8,000. On y fait les draps et les chemises. La fabrique Arlington emploie 3,000 ouvriers et produit les fines étoffes à robes et les tissus fins de coton, ainsi que les calicots et indiennes de prix. La fabrique Pemberton emploie 850 ouvriers et manufacture une variété d'articles en coton.

Fall River—Les directeurs de la fabrique Robeson ont décidé de clore les travaux. Les ouvriers employés sont au nombre de 275, et la liste de paie hebdomadaire s'élève à $1,800. La Fall River Manufactory, les fabriques Anawan et Metacomet se ferment pour deux semaines, et probablement pour une plus longue durée, à dater de samedi prochain. La fabrique Wetamoe aura, dit-on, le même sort. Si ces fabriques en viennent à cette suspension, 1,300 ouvriers deviendront oisifs. La fabrique de toiles sera, paraît-il, aussi fermée samedi soir. Cette compagnie emploie 1,000 ouvriers et paie $5,000 chaque semaine. Les directeurs de la fabrique Wanpanoag sont encore incertains. Le trésorier Haight ne sait pas encore à quelles mesures on recourra. La fabrique Flint est exposée au même sort. Les fabriques de la Sutton Manufacturing Company, à Wilkinsonville, qui emploie 200 ouvriers à la fabrication des indiennes, ont été fermées samedi dernier, pour une période indéfinie.

Hartford, Conn.—La Eddy Manufacturing Company, de Windsor, qui fabrique les appareils électriques et les dynamomètres, les moteurs, les générateurs et autres instruments électriques, réduira, à compter de demain, ses heures de travail à huit heures, jusqu'à nouvel ordre. Les usines seront fermées le samedi. La compagnie emploie 150 ouvriers.

Chicago—C. B. Eggleston, l'un des courtiers les plus riches qu'il y a à la bourse, vient de faire faillite.

Elyria, O.—La Loraine Manufacturing Co. a fait cession : passif $105,000, actif $150,000. Cette compagnie était la plus considérable du genre aux Etats-Unis ; elle employait 600 hommes.

Providence, R. I.—Les moulins de Rockland, fermés depuis quelque temps, seront mis en opération ces jours-ci, mais ne fonctionneront que quatre jours sur huit.

Stenbenville, Ohio—La suspension de la Toronto (Ohio) Banking Co., hier, a eu pour effet de précipiter la chute de la Toronto Pottery Co., les actionnaires des banques étant les mêmes.

Worcester—Cinquante hommes travaillant à la manufacture de piano Brown & Simpson ont été congédiés pour un temps indéterminé, à cause des commandes qui se font rares.

—La manufacture de meules d'émeri Norton, à Barber's Crossing, a congédié ses ouvriers qui travaillaient la nuit, à cause du peu de commandes reçues depuis quelques semaines.

—La manufacture d'armes Harrington & Richardson a réduit le salaire de ses employés pour un espace de temps indéterminé. Cette compagnie emploie 250 ouvriers.

—La maison Prentice & Frères, machinistes, ont fermé les portes de leur boutique pour un temps indéterminé. Cent soixante et sept hommes se trouvent sans ouvrage. L'ouvrage reprendra dans trois semaines probablement.

—La manufacture de laine de F. C. Smith & Cie, de Tatnuck, employant 40 ouvriers, a fermé ses portes pour un laps de temps indéterminé, à cause de la dépression générale des affaires et l'encombrement des marchandises manufacturées.

—La manufacture Washburn & Moen a congédié 800 ouvriers depuis une couple de semaines, et afin de ne point accumuler trop de marchandises, les membres de cette compagnie ont résolu de ne faire fonctionner les ouvrages que 5 jours par semaine et d'arrêter complètement les travaux de nuit.

Fitchburg—Le journal *Sentinel*, de Fitchburg, annonçait la semaine dernière que, il y a un mois, les manufactures et usines de cette ville avaient des commandes en quantité, et que le commerce promettait d'aller bon train, lorsque tout à coup, au lieu de recevoir de nouvelles commandes, on reçoit des contre-ordres. Les manufacturiers craignent d'être obligés de fermer leurs portes pour un temps indéterminé.

—La fonderie Putnam a congédié un grand nombre d'employés, cette semaine.

Uxbridge — La manufacture Capron, située en face de la gare Providence, a fermé ses portes samedi, pour un laps de temps indéterminé. Cette compagnie employait 100 ouvriers. M. Capron, consulté au sujet de cette détermination subite, a répondu que probablement la manufacture reprendrait ses opérations dans 90 jours, c'est-à-dire aussitôt que le marché aura pris son cours ordinaire.

Bridgeport—Vendredi, le 28 ultimo, la manufacture Wilmot & Hobbs a congédié la moitié de ses ouvriers, et d'ici à ce que les affaires soient meilleures, elle ne fonctionnera que huit heures par jour et cinq jours par semaine.

Waltham — La consternation semble s'emparer des esprits depuis vendredi dernier, au sujet d'une nouvelle qui court la rue, apprenant aux citoyens de cette ville que la manufacture de montres Waltham, la plus grande du monde entier, doit fermer ses portes dans quelques jours. Les manufactures Waltham et Elgin emploient au-delà de 6,000 personnes.

Manchester—On dit que la Manchester Print Works doit suspendre ses travaux pour quelques semaines, à cause de l'encombrement des marchandises manufacturées.

Dover — La manufacture de courroies Williams a fermé ses portes samedi dernier. La manufacture de chaussures Moulton a suivi son exemple lundi, et aujourd'hui 400 ouvriers se trouvent sans emploi.

Fall River—La manufacture Weetamoe est fermée de samedi dernier pour quatre semaines.

Manchester — Plusieurs ouvriers qui se trouvent actuellement sans ouvrage à cause de la fermeture des moulins, attendent avec hâte que l'on commence les travaux pour le service d'eau à haute pression.

—Plusieurs centaines de Canadiens ont quitté la ville depuis quelques jours à cause de la fermeture temporaire d'une partie des moulins.

—Des dizaines de personnes sans emploi à cause de la fermeture des moulins, vont chaque jour demander au maire s'il pourrait leur donner de l'ouvrage. M. Knowlton les renvoie aux commissaires des rues sous la surveillance desquels se fait maintenant l'ouvrage de la cité.

Fall River—La situation financière des moulins a pris une nouvelle tournure hier. Vu la rareté extraordinaire de menue monnaie, les trésoriers des moulins ont envoyé plusieurs messagers dans les *bar rooms*, les restaurants, chez les épiciers et autres places d'affaires pour changer des chèques en monnaies de différentes dimensions. Le résultat est que plusieurs commerçants de boisson et autres hommes d'affaires exhibent présentement des chèques de corporation comme souvenirs d'un état de choses tout à fait nouveau. On attend des secours de New-York, mais bien peu de Boston. Les trésoriers de quelques moulins sont à préparer de petits chèques qu'ils donneront en paiement des salaires avec l'entente qu'ils seront honorés chez les épiciers et autres fournisseurs.

Lowell—Les employés de l'imprimerie de la filature de Merrimack ont été suspendus ce matin, pour une dizaine de jours.

LA VIE DE FAMILLE

" La vie de famille, disait dernièrement Monseigneur l'évêque d'Annecy, est la première condition de l'honnêteté et du bonheur. Les peuples heureux et chez qui tout prospère sont ceux où l'on respecte, où l'on aime la vie de famille ; les peuples qui dégénèrent, qui vont se perdre, sont ceux où l'on ne connaît plus les joies de la famille. Si un jeune homme met son bonheur à demeurer auprès de ses parents, s'il se trouve bien dans la maison où il a été élevé, augurez bien de l'avenir de ce jeune homme. Si cet autre, dès l'âge de seize ou dix-sept ans, aime à échapper à la famille, s'il recherche la compagnie des jeunes gens plus âgés que lui ; s'il dédaigne la maison de ses parents et les laisse seuls, les jours de repos, pour passer de longues heures au café ou à l'auberge, n'attendez rien de bon pour ce pauvre enfant. Pendant la première partie de sa vie, il n'aura jamais une seule joie véritable. Plus tard, lorsqu'il se sera établi, il ne saura point diriger sa maison et élever ses enfants. La vieillesse viendra avec toutes ses infirmités, toutes ses tristesses ; il sera seul, abandonné."

DE L'ÉDUCATION DANS LES COUVENTS

L'éducation à donner à la jeune fille est bien différente de celle nécessaire au jeune homme. Autres sont les aptitudes, les goûts, les idées, autre aussi est la mission qu'ils doivent remplir tous deux dans le monde.

L'homme, chef et soutien de la famille, destiné, par la nature même des choses, à jouer un rôle plus ou moins important dans la société, ne saurait restreindre son activité à la vie intime du foyer domestique, y concentrer toutes ses forces intellectuelles et physiques, y résumer toutes ses ambitions. Il lui faut de larges horizons, une sphère élevée, une action puissante, et, par suite, des moyens variés, des ressources abondantes et fécondes.

C'est pourquoi, dès son enfance, il reçoit une forte éducation qui brise son caractère, règle son imagination, réprime ses passions, exerce sa mémoire, redresse et dirige sa volonté, développe et mûrit son intelligence, orne son esprit d'une foule de connaissances, si non indispensables, du moins grandement utiles, et le prépare ainsi, de longue main, aux luttes de la vie, et à l'accomplissement des graves obligations de l'époux, du père et du citoyen. C'est à ce point de vue, ne l'oublions pas, qu'il faut se placer pour juger sainement, sans préjugé et sans passion, de la valeur de l'éducation donnée à la jeunesse dans nos collèges et universités.

Le rôle de la femme dans le monde, au contraire, ne dépasse guère en général le seuil de la famille ; là, elle se retrouve elle-même, telle que l'éducation l'a faite ; là, elle est et se sent dans son véritable élément ; là enfin, elle exerce, souvent à son insu, une influence considérable pour le bien ou pour le mal. Compagne et auxiliaire de l'homme, elle doit lui apporter respect, tendresse et dévouement, être son aide dans le travail, son guide dans le doute, sa force dans la lutte, son soutien dans l'épreuve, sa consolation dans la souffrance et à l'heure du sacrifice. Bénie de Dieu dans ses affections, elle est plus que jamais fixée au foyer par l'amour et le devoir : elle se doit tout entière aux petits êtres confiés à ses soins maternels, afin de les faire grandir dans la recherche de la vérité et la pratique du bien.

Telle est la mission de la femme. Est-elle toujours comprise et toujours remplie ?... On conçoit que, de temps en temps, les esprits sérieux aient donné une attention particulière à l'éducation des jeunes filles et se soient vivement préoccupés des moyens à prendre pour atteindre un résultat satisfaisant.

Nous avons trouvé sur ce sujet une note intéressante que l'empereur Napoléon Ier adressait en 1807 à M. de Lacépède, grand chancelier de la Légion d'honneur, à propos de l'école d'Ecouen. C'est tout un programme d'éducation dont nous sommes heureux de mettre les grandes lignes sous les yeux de nos lecteurs. Reproduire textuellement et sans commentaire ce grave document émané d'un homme que personne n'accusera de fanatisme religieux, ni de vues étroites et mesquines au point de vue du progrès, c'est faire l'éloge du système d'éducation actuellement suivi dans nos couvents canadiens tant à la ville qu'à la campagne.

Nos lecteurs pourront en juger par les quelques extraits qui suivent :

" Il faut que l'établissement d'Ecouen soit beau dans tout ce qui est monument, et qu'il soit simple dans tout ce qui est éducation.

L'emploi et la distribution du temps sont des objets qui exigent principalement votre attention. Qu'apprendra-t-on aux demoiselles qui seront élevées à Ecouen ?

Il faut commencer par la religion dans toute sa sévérité. N'admettez à cet égard aucune modification. La religion est une importante affaire dans une institution publique de demoiselles. Elle est, quoiqu'on en puisse dire, le plus sûr garant pour les mères et pour les maris.

Elevez-nous des croyantes et non pas des raisonneuses. Leur destination dans l'ordre social, la nécessité d'une constante et perpétuelle résignation et d'une sorte de charité indulgente et facile, tout cela ne peut s'obtenir que par la religion, par une religion charitable et douce.

Je désire qu'il en sorte, non des femmes très agréables, mais des femmes vertueuses ; que leurs agréments soit de mœurs et de cœur, non d'esprit et d'amusement. Il faut donc que les élèves fassent chaque jour des prières régulières entendent la messe et reçoivent les leçons sur le catéchisme. Cette partie de l'éducation est celle qui doit être la plus soignée.

Il faut ensuite apprendre aux élèves à chiffrer, à écrire, et les principes de leur langue afin qu'elles sachent l'orthographe. Il faut leur apprendre un peu de géographie et d'histoire. On peut enseigner aux plus agées un peu de botanique et leur faire un léger cours de physique et d'histoire naturelle, et encore tout cela peut-il avoir des inconvénients...

En général, il faut les occuper toutes à des ouvrages manuels ; elles doivent savoir faire des bas, des chemises, des broderies, enfin toutes espèces d'ouvrages de femme.

Il serait bon qu'elles sussent un peu de cette partie de la cuisine que l'on appelle l'*office*. Je voudrais qu'une jeune fille, sortant d'Ecouen pour se trouver à la tête d'un petit ménage, sût travailler ses robes, raccommoder les vêtements de son mari, faire la layette de ses enfants, procurer des douceurs à sa petite famille, au moyen de la partie d'office d'un ménage de province, soigner son mari et ses enfants lorsqu'ils sont malades, et savoir, à cet égard, parce qu'on le lui aurait inculqué de bonne heure, ce que les gardes-malades ont appris par l'habitude.

Je veux faire de ces jeunes filles des femmes utiles, certain que j'en ferai par là des femmes agréables. Je ne veux pas chercher à en faire des femmes agréables parce que j'en ferais de petites maîtresses."—*La Semaine Religieuse.*

POUR RIRE

Entre bonnes amies :
—Toi, tu veux faire petit pied ; j'en ferais autant si je voulais mettre de petites bottines.
—Oui, à condition de ne pas mettre tes pieds dedans.

Logique de l'enfance :
—Maman, une robe demi-deuil, ça se porte-t-il quand votre mari est à moitié mort ?

Logique enfantine :
—La nuit est noire, n'est-ce pas, maman ?
—Oui, ma fille.
—Alors, pourquoi, quand papa a du chagrin, dit-il qu'il a passé une nuit blanche ?

Dialogue entre deux faux pauvres, un aveugle et un sourd :
—Oh ! moi, dit le premier, je n'entends pas de cette oreille !
—Eh bien ! moi c'est ma manière de voir !
Et ils se cognent.

Le Manitoba.

Mercredi, 16 Aout 1893

LES DECLARATIONS DE M. CLARKE WALLACE

M. Tarte appelle l'attention des *journalistes ministériels*, et du public aussi sans doute, sur quelques paroles de M. Clark Wallace prononcées à Stratford et au Sault Sainte Marie. Le *Manitoba* n'est pas un organe ministériel, mais nous formons partie du public, et nous allons à ce titre répondre aux sommations de M. Tarte.

M. Clark-Wallace aurait dit :

"Les protestants n'ont aucune raison de plainte dans la position actuelle de la question ; les écoles séparées ont été abolies dans le Manitoba : voilà le court et le long de l'affaire."

Ces paroles nous paraissent simplement constater le fait que les écoles séparées ont été abolies et que jusqu'à présent les protestants n'ont pas à se plaindre. Si c'est là tout ce qu'a voulu dire M. Clark Wallace, il ne nous parait pas en dehors de la vérité.

Il n'a pas l'air non plus d'avoir engagé l'avenir, mais s'il a voulu dire plus, s'il a voulu faire entendre à ses auditeurs de rester en paix, que l'abolition des écoles catholiques au Manitoba est une chose définitive, et que le gouvernement n'interviendra point pour nous rendre justice, il a dispassé les bornes de la discrétion. L'action actuelle du cabinet, qui vient justement de sanctionner par un ordre en conseil, le sommaire des points qui réclament son attention et sur lesquels il désire obtenir l'avis de la cour suprême, contraste avec ce dernier sens à donner aux paroles de M. Clark-Wallace. Entre les deux, la plus simple loyauté nous oblige à nous en tenir à la signification que comporte en elle même l'action du cabinet. Cette action ne nous dit rien des intentions du gouvernement pour l'avenir. Mais, pour le présent, elle indique qu'il s'occupe—lentement, trop lentement, si l'on veut—de la question.

M. Clark-Wallace est le chef d'un département, mais il n'est pas ministre ; il n'a pas voix délibérative en conseil ; il ne siège même point à la table ronde ; officiellement, il ne connait rien des délibérations ou des décisions du ministère, et la responsabilité de celui-ci n'est pas engagée par les paroles de M. Clark-Wallace.

Nos amis auraient tort de se décourager à l'occasion des discours de ce dernier.

Au Sault Sainte-Marie, M. Clarke Wallace aurait dit, en résumant l'historique de notre cause que "la décision du comité judiciaire du Conseil Privé...... a mis fin à la tentative de rétablir le système des écoles séparées *par les moyens légaux ordinaires*."

Par ces derniers mots, M. Clarke Wallace indique clairement qu'il est d'avis qu'il y a d'autres recours que les *moyens légaux ordinaires ;* que par conséquent, la question n'est pas encore fermée, et qu'il nous reste des espérances et des remèdes que rien dans la constitution ne nous empêche de poursuivre. Nous ne voyons pas ce que l'on peut trouver à redire à cela.

Après avoir indiqué brièvement la phase dans laquelle est entrée la cause des écoles, M. Clarke Wallace continue :

"Il est bon de remarquer que le gouvernement du Canada n'a pris aucune action sur le mérite ou le démérite de la question qui fait le sujet de la demande de la minorité manitobaine, mais il a suivi ce qui me paraît être la vraie route indiquée par la loi, en cherchant à connaître d'une manière précise quels sont ses droits."

Il n'y a dans ces paroles rien d'hostile à notre cause. Elles constate d'abord un fait certain, à savoir : que le gouvernement ne s'est point prononcé sur le mérite ou le démérite de la question ; puis elles expriment, dans un langage irrépréhensible, une opinion qui peut être controversée, mais plausible. Il faut les torturer comme le fait M. Tarte, il faut les détourner de leur sens naturel pour en conclure que "les nouvelles procédures" ne sont que "le moyen diplomatique" pour le gouvernement "de se dérober à ses responsabilités."

Mais voici qui est plus grave. M. Clarke Wallace, sans percer le voile qui nous cache l'avenir, le soulève néanmoins un peu ; il nous laisse voir sa pensée personnelle, et ce qu'il attend des membres de son association.

"Si jamais, dit-il, la question de rétablir les écoles séparées au Manitoba rentre dans le champ plus large de la politique fédérale, ce à quoi je ne m'attends nullement, je suis absolument certain que les membres de notre association feront les efforts les plus énergiques pour maintenir en vigueur le système qu'ils croient le plus capable de procurer le bonheur de la nation."

M Tarte veut savoir si cette déclaration nous convient ?

Non, elle ne nous convient pas ! Nous ajoutons nos protestations aux siennes. Le cabinet fédéral lui-même serait-il en cause que notre opinion resterait la même. Seulement nous demandons à M. Tarte d'être aussi loyal que nous, et de reconnaître que M. Clarke Wallace ne met ici en cause ni le gouvernement ni la droite. Son discours est tout personnel ; il s'adresse aux membres de son association, et provoque leur résistance, qu'il croit d'ores et déjà certaine.

Nous répétons que M Clarke Wallace n'est pas membre du cabinet ; il n'est que l'un de ses officiers ; il ne dirige point sa politique ; il ne saurait l'engager ; ses paroles ne peuvent devenir un acte d'accusation contre le gouvernement, lequel doit être jugé d'après ses actes seuls.

En réalité, M Tarte sait bien que M. Clarke Wallace a moins d'autorité pour annoncer la politique du gouvernement que n'en a le *Globe* pour diriger celle de l'opposition.

Le *Globe* est tout puissant dans son parti ; il est l'organe des chefs libéraux dans Ontario. Sans être répudié par eux, il n'a cessé depuis le commencement de cette lutte de supporter le gouvernement Greenway—libéral comme les nouveaux amis de M Tarte—dans son œuvre persécutrice. Et depuis même que M. Clarke Wallace a parlé à Stratford, le grand journal s'exprimait ainsi, en parlant de notre cause :

"Il est certain qu'elle faillira...... On s'apercevra tôt ou tard qu'il n'y a pas autre chose à faire que de laisser la législature du Manitoba diriger l'éducation publique de la province en toute liberté, sans contrôle et sans l'intervention d'aucune autre autorité du Canada."

L'attitude du *Globe* est celle du parti libéral. Ses abstentions à la convention d'Ottawa sont pleines de significations. Il est évident qu'il y a dans ce parti une puissance assez forte pour imposer son opinion, et que cette puissance n'est pas M. Tarte.

Il est manifeste également que cette puissance nous est hostile et que par conséquent nous n'avons rien à attendre de ce côté. Le *Free Press* d'Ottawa nous l'a d'ailleurs fort bien dit : "Les catholiques du Manitoba n'ont rien à attendre du parti libéral."

En somme en voilà beaucoup plus qu'il n'en faut pour compenser les paroles de M. Clark-Wallace, et pour nous engager à ne point nous presser d'aller nous jeter dans les bras de M. Tarte, tant qu'il conservera pour amis M. McCarthy, M. Cartwright, M. Charlton, le *Globe*, et *tutti quanti.*

CHANGEZ DE REFRAIN

"La raison invoquée par les députés catholiques qui ont voté contre la motion de M. Tarte relative aux écoles du Manitoba, est que le député de l'Islet cherchait à embarrasser le gouvernement."

Ainsi parle le *Canada* du 8 courant. Et il part de ces prémisses pour faire des distinctions et des suppositions qui aboutissent à ce refrain : "Il ne faut jamais embarrasser un gouvernement tory."

Vous n'y êtes point, messieurs du *Canada.* L'objection que vous formulez n'est point la bonne ; elle n'a jamais été invoquée par aucun député catholique. Vous le savez bien, mais vous trouvez habile d'imaginer une thèse quelconque, afin de vous procurer le facile plaisir de la démolir.

Les vraies raisons du vote des députés catholiques contre la proposition de M. Tarte, c'est que celle-ci n'était évidemment qu'*une manœuvre politique* destinée à raccoler des votes à l'opposition sans faire avancer d'un cran la question des écoles.

Les écoles n'étaient réellement pas en cause avec la proposition de M. Tarte. Elles étaient plutôt mises hors de cause, car cette résolution, par son texte et par la façon dont elle a été amenée devant les chambres, plaçait les députés dans l'impossibilité de se prononcer carrément sur le point principal de la question.

Cette résolution de M. Tarte n'était en somme qu'un subterfuge destiné à produire sur le public des effets de mirage. En réalité, elle était si éloignée du terrain propice à faire tourner la lutte à notre avantage que M. McCarthy, M. Cartwright, M. Charlton, M. McMullan et autres *ejusdem farinæ*, nos ennemis déclarés—se sont unis à M. Tarte, et lui ont donné un chaleureux appui.

Toute proposition relative aux écoles, qui ralliera M. McCarthy, est au moins suspecte.

LE GOUVERNEMENT GREENWAY ET L'EXPOSITION DE CHICAGO

La grande exposition de Chicago a été considérée par les nations de l'univers entier comme une occasion propice d'étaler aux yeux d'un immense public les ressources diverses par lesquelles leurs pays respectifs se distinguent.

Le Canada n'a pas manqué d'y faire figure. Les provinces de la Confédération se sont à l'envie transportées sur ce champ d'émulation pour y faire valoir leurs produits et leurs institutions.

Les journaux ne tarissent pas d'éloges sur les succès remportés par les provinces d'Ontario et de Québec. Cette dernière—et nous devons en être fiers—semble tenir le premier rang par son industrie laitière et par son exposition scolaire.

Seule, la province du Manitoba n'y figure point. C'était pourtant l'occasion de faire de la réclame pour cette partie de l'Ouest canadien, dont l'avenir prochain repose sur l'immigration.

M. Greenway et son gouvernement en ont disposé autrement.

Nous ne voulons pas dire que M. Greenway ne soit pas allé du tout à Chicago. Il y est allé, mais de façon à discréditer notre province au lieu de la faire valoir.

Après s'être fait voter, en chiffres ronds, une centaine de mille piastres, pour ses frais d'exposition ; après avoir réduit, pour cette fin, les crédits de l'éducation primaire et des travaux publics ; après avoir demandé au gouvernement fédéral, qui s'était montré disposé à les lui accorder, des secours pour mettre la province en meilleur état de se présenter à ce rendez-vous des peuples, M. Greenway s'est retiré de l'exposition proprement dite. Il a refusé d'entrer sur le terrain, avec les autres exposants. Mais comme il voulait y aller tout de même, il a monté une affaire.

En compagnie d'un M. Grigg quelconque, et sans doute en participation de bénéfices ou de pertes avec cet industriel, il a construit, en dehors des terrains de l'exposition, une grande bâtisse. Puis, il a ouvert là un hôtel—une auberge—au nom et avec les finances de la province, réservant dans un coin de l'édifice un espace limité pour y étaler nos grains, nos légumes, nos produits de toutes sortes.

Nous parions qu'il y a bien des électeurs qui ne s'imaginaient point qu'il existait à Chicago, un hôtel dans la propriété duquel ils avaient chacun une parcelle.

Nous imaginons facilement toutefois qu'il n'a jamais été dans leur intention de permettre à M. Greenway d'aller se faire hôtellier à Chicago, au nom de la province et avec son argent.

Tous les visiteurs de l'exposition sont unanimes à dire que l'entreprise de M. Greenway est ridicule, contraire aux intérêts de la province. Sa prétendue exposition est un fiasco, non par suite de pénurie d'articles, mais à cause de cette installation inaccoutumée en pareilles circonstances, en dehors des terrains de l'exposition générale, et qui a fait surnommer l'exposition du Manitoba le *side show*, apostille ironique qui nous discrédite à l'étranger.

Pour tâcher de remédier à cette lourde faute, il paraît que M. Greenway a tout récemment demandé aux commissaires du gouvernement fédéral, à l'exposition, de prendre à leur charge la distribution de quelques milliers de petits sacs de blé. Les commissaires ont consenti.

M. Smart, le commissaire de M. Greenway et consorts, est revenu, armes et bagages.

Les uns disent qu'il a été destitué ; d'autres rapportent qu'il a résigné ; tous savent que l'accord entre lui et M. Greenway n'est pas parfait.

Sans doute ces deux compères doivent s'accuser mutuellement de l'insuccès de notre exposition.

C'est à savoir maintenant comment la province va s'en retirer au point de vue financier.

Ce sera une singulière chose à la prochaine session d'examiner les comptes publics de la province, compliqués de la comptabilité d'une auberge de seconde ou troisième classe à Chicago.

Si l'on constate que l'exposition a été un succès, pourquoi le gouvernement provincial n'entreprendrait il pas d'exploiter tous les hôtels du pays, avec M. Greenway et M. Smart pour *managers.*

LA LIGUE IMPERIALE

Cette société vient de passer de vie à trépas, faute de moyens, et d'adeptes sans doute. A ce sujet notre confrère du *National*, de Lowell, Mass., dit qu' "il se trouvera d'autres imbéciles pour reprendre ce mouvement ridicule." Pas flatteur pour ce pauvre M. Tarte, notre confrère.

L'ŒUVRE DE M. MERCIER

Cette œuvre est d'une souveraine infamie. Elle consiste à parcourir les Etats-Unis, et à semer partout le mépris pour le pays de ses ancêtres, sa propre patrie, celle qui lui a, dans un jour évidemment funeste, confié la garde de ses destinées ; c'est une œuvre qui attire à son auteur la réprobation de tous ceux qui élèvent leur patriotisme au dessus de nos violentes querelles et des excès de nos divisions de parti. La *Presse* de Montréal, d'accord du reste, avec une grande partie de l'opinion publique, impute à M. Mercier des motifs pécuniaires, ce qui devrait à jamais perdre cet ancien chef de parti dans l'estime des honnêtes gens. L'article de la *Presse* est d'une grande rigueur. Nous en reproduisons quelques extraits à la suite de ces remarques :

Comme l'a dit M. Mercier et bien d'autres avant lui, la ligne frontière qui sépare les deux grands pays du continent septentrional de l'Amérique est une ligne fictive, mais pas assez pourtant pour que celui qui, né d'un côté de cette ligne, qui la traverse pour aller dénigrer le pays qui l'a vu naître ne devienne traître et félon.

Nous avons nos défauts, nos faiblesses, nos imperfections nationales comme tous les autres pays ;......... mais si nous admirons sans réserve les hommes courageux et sincères qui nous disent la vérité en face nous n'avons que du mépris pour ceux qui comme M. Mercier vont décrier leur race à l'étranger.

Les Canadiens des Etats-Unis qui émus par l'éloquence de l'un des leurs, se sont laissé emballer par les phrases sonores et enlevantes de M. Mercier, s'apercevront trop tard du mal que ses discours leur feront...... La presse américaine les reprendra pour prouver que les Canadiens d'aujourd'hui sont inférieurs aux autres races du continent.

L'hon. M. Mercier trouve que tout est mal, que tout va mal au Canada, c'est son droit ; mais il est de son devoir de le dire dans son pays et de l'oublier lorsqu'il parle de sa patrie à l'étranger.........

M. Mercier est d'autant plus coupable qu'il aurait pu avec le temps réformer la province de Québec selon ses vues, si le peuple effrayé et écœuré par son administration extravagante et malhonnête des affaires publiques ne l'avait chassé du pouvoir.........

Il est donc mal venu, alors qu'il aurait pu tout changer, à reprocher au pays son gouvernement et à reprocher ses institutions à la province de Québec.........

N'ayant rien voulu faire pour son pays alors qu'il le pouvait, il aurait dû comprendre qu'il avait moins que tout autre le droit d'aller à l'étranger critiquer les actes d'un peuple qui l'avait réduit à l'impuissance pour cause d'indignité.

M. Mercier s'est jugé lui même et a montré le fond de son cœur de patriote, quand, dans un discours, il a déclaré avec un vieux poète latin que

"La patrie est partout où l'on est bien."

Ce principe est celui des jouisseurs, des aventuriers de ceux qui mettent au-dessus de tous les plaisirs, le comfort et les jouissances matérielles.........

C'est tuer le patriotisme, le dévouement à cette idéale attraction qu'on appelle la patrie que de placer cette dernière là seulement "où on est bien."........

A l'égoïsme du poète latin cité comme un exemple à suivre par l'hon M. Mercier, nous préférons la définition simple et touchante faite par une femme-poëte, définition qui peint délicieusement les sentiments que ressentent si fortement les Canadiens :

.....La patrie est le lieu
Où l'on aima sa mère, où l'on connût son [Dieu,
Où naissent les enfants dans la chaste de- [meure,
Où sont tous les tombeaux des êtres que [l'on pleure.

.....Malheureusement, pour lui, l'ex-premier ministre n'a pas dans le peuple la réputation d'un désintéressé travaillant pour la gloire, et le peuple se demande pour qui et au compte de qui M. Mercier travaille.

Pour lui, simplement pour lui ; M. Mercier qui se sait impossible comme chef au Canada, cherche à se refaire une popularité, un parti dans les grands centres canadiens des Etats-Unis. Il n'a aucune illusion sur l'inutilité de ses efforts annexionnistes chez nos voisins, mais il en a beaucoup sur le prestige qu'il peut acquérir de l'autre côté de la ligne 45 et sur la valeur sonnante qu'on donnera à cette influence aux époques des grandes élections aux Etats-Unis.

UNE VOIX DES ETATS-UNIS

Faisant la leçon à M. Mercier, qui, en ce moment, ne croit avoir rien de mieux à faire que de parcourir les Etats-Unis en dénigrant le Canada, sa patrie, un correspondant du *Drapeau National*, lui écrit de Salmon Falls :

Si le Canada était menacé, un jour, d'une crise comme celle qui commence ici, on entendrait tout le monde dire que le Canada est perdu, que ses habitants sont voués à la misère, si ce n'est la mort. Cependant les cultivateurs canadiens seraient bien loin d'avoir la misère qui règne déjà en plusieurs endroits ici. Cependant on ne dit rien. On n'a pas le courage de faire comprendre aux gens que le bien véritable que l'on puisse acquérir, en abondance au Canada avec moins de travail et avec plus de liberté que sous la domination des manufacturiers, doit être le seul qui garantit le peuple de la misère, et qui assure aux nations leur suprématie et leur grandeur.

HERTEL.

Le *Courrier du Canada* qui reproduit ces lignes, ajoute :

C'est bien cela. Si nous avions au Canada trois ou quatre faillites de banques et cinq ou six fermetures de fabriques, on verrait tous les journaux rouges, crier à la banqueroute.

Cependant la panique aux Etats-Unis les laisse tranquilles et toujours pleins d'espoirs dans le marché des 70 millions. C'est à peine s'ils parlent de la crise américaine et encore, le plus souvent, est ce pour en atténuer la portée et les résultats.

S'ils prenaient autant de précautions pour parler de nos affaires, le pays s'en porterait peut-être mieux.

LA CRISE AUX ETATS-UNIS

Nous attirons l'attention des lecteurs sur notre première page. Ils y trouveront des détails intéressants, propres à les éclairer sur la situation réelle des Etats-Unis. Ils y verront que cette prospérité, que l'on aime tant à vanter quelque part, ne repose pas toujours sur des bases solides. Nous avons là la preuve que les Etats-Unis ne sont pas plus un pays de Cocagne que les autres. Nos compatriotes en reviennent en foule ; ce n'est pas le temps pour ceux d'ici d'y aller.

MISSION DE MM. CARON ET ALLAIRE

Les Resultats

L'hiver dernier, l'hon. M. LaRivière obtenait du gouvernement fédéral, et en particulier de l'hon. M. Daly, le ministre de l'Intérieur, la nomination de deux agents d'immigration, avec mission d'aller faire connaître les ressources de notre province à nos compatriotes des Etats-Unis. Ces deux agents sont M. Caron, de Saint-Charles, et M. Allaire de Saint-Boniface.

On avait si longtemps et si bien déprécié le Canada dans certains quartiers antipatriotiques, qu'au début, les efforts de nos zélés Manitobains furent entourés de difficultés. Mais leur persévérance a obtenu des résultats.

Dans notre édition de la semaine dernière, nous avons mentionné le voyage d'exploration de plusieurs Canadiens, qui de suite se sont décidés à s'établir parmi nous et qui vont devenir les dignes fondateurs d'une nouvelle paroisse. Nous reproduisons aujourd'hui une correspondance publiée dans le *Monde*, de Montréal, correspondance qui lui a été envoyée par l'un de ces Canadiens des Etats-Unis qui n'ont pas cessé d'aimer leur patrie. Cette lettre établit en outre, qu'enfin l'on a compris que les Etats-Unis n'étaient point le Paradis terrestre.

Voici l'épitre adressée au *Monde :*

M. Chs Geo. Caron, de Saint-Charles, Man., et M. Ls Ed. Carufel du bureau de colonisation du Pacifique Canadien, à Montréal, ont donné ici, à Woonsocket, mercredi soir, à la salle Saint-Jean-Baptiste, une conférence fort instructive sur l'agriculture dans l'Ouest canadien. L'auditoire, qui se composait surtout de vieux citoyens, pour qui le métier de cultivateur a encore des charmes, a paru vivement intéressé.

M. Caron est un grand propriétaire de Manitoba, où il habite depuis près de quinze ans. S'occupant avec beaucoup de succès d'agriculture et d'industrie laitière, il a traité à fond et en connaisseur ces deux questions d'une importance vitale pour le Canada. Sans faire un appel direct à ses compatriotes des Etats-Unis, il n'a rien negligé pour leur démontrer que les riches prairies de l'Ouest du Canada pouvaient leur offrir un avenir honorable et plus sûr que les travaux de manufactures dans la Nouvelle-Angleterre.

M. Carufel, qui n'est pas un cultivateur, mais qui, par sa position, connaît on ne peut mieux les ressources de son pays, nous a donné un brillant aperçu du progrès qu'a fait le Canada depuis dix ans, c'est-à dire depuis que ses chemins de fer ont ouvert l'Ouest à la colonisation.

Le Canada produit non-seulement tout le blé et la viande nécessaires à sa consommation, mais encore il fait aujourd'hui une exportation considérable de blé et autres grains, d'animaux, fromage, beurre, etc. Le temps n'est plus où l'on était obligé, pour s'approvisionner d'à peu près tout, de s'adresser à Chicago et autres villes de l'Ouest américain.

La preuve la plus frappante de la prospérité actuelle du Canada, ajoute M. Carufel, nous la trouvons dans le fait que le fameux bill McKinley, destiné dans l'esprit de son auteur à affamer le Canada, n'a pas du tout affecté notre commerce ; ce que nous n'avons pas pu vendre aux Etats-Unis, nous l'avons vendu aux pays européens et nous avons agrandi par là le cercle de nos relations commerciales.

Je regrette de ne pouvoir donner un plus long résumé des discours de MM. Caron et Carufel, mais je me permettrai d'ajouter qu'il est consolant pour nous, après avoir entendu lundi soir des hommes de la position de l'hon. M. Mercier et de M. Desmarais, décrier leur pays afin d'en mieux préparer la vente aux américains (la chose est claire, il n'est pas besoin de lire entre les lignes) il est bon dis-je, d'apprendre qu'il est encore, en Canada, et c'est la masse de sa population, des hommes qui ne désespèrent pas de son avenir.

J'espère que la semence jetée, ici, parmi les nôtres par MM. Caron et Carufel, est tombée en bonne terre. D'ailleurs l'occasion est favorable. la crise industrielle et financiere commence à se faire sentir ici comme ailleurs. Nombre de manufactures dans la Nouvelle Angleterre ont déjà suspendu leurs opérations, faute de pouvoir ecouler leurs produits. A Lowell, Mass., la manufacture de chaussures Pellings a fermé ses portes, 250 ouvriers sont sans ouvrage ; à Ware, Massachusetts, la fabrique de coton, Otis Company, employant 1750 personnes, vient de suspendre ses travaux ; à Cambridge, Mass., la manufacture de pianos et orgues Mason et Hamelin a aussi fermé ses portes ; la compagnie de Lumière Schuyler, de Middleton, Conn., réduit à cinq par semaine les jours de travail de ses employés ; à W. Concord, N.H., les grandes fabriques de lainages Holden ont donné avis qu'elles suspendront leurs operations prochainement, pour plusieurs semaines ; à Woonsocket, on s'attend que d'ici à quelques jours, deux de nos plus importantes maisons d'industrie auront fermé leurs portes.

Le malaise se fait sentir partout. C'est le temps pour ceux qui ont quelques épargnes et qui se sentent encore du goût pour l'agriculture, de profiter des précieux renseignements qui leur ont été donnés, hier soir, dans la salle Saint-Jean-Baptiste, en retournant au Canada pour y cultiver, ou dans la province de Québec ou dans le Manitoba et le Nord-Ouest et d'y assurer leur avenir et celui de leurs enfants.

Nos Canadiens retournent au Canada, je suis heureux de le constater, ceux-là je suis sûr, n'entendent pas l'union commerciale à la façon de M. Mercier. Du 1er de juin dernier au 25 juillet courant, un agent canadien de chemin de fer, à Worcester, Mass., M. Lussier, a vendu 490 billets à des Canadiens retournant au Canada pour y demeurer, outre 351 billets aller et retour. Ceci ne comprenant pas les billets vendus dans les cas d'excursions et de pèlerinage.

A ces faits pas n'est besoin d'ajouter de commentaires. Ainsi le temps est favorable pour venir nous causer de colonisation et d'espérances d'avenir pour le Canada.

UN QUI AIME SON PAYS.

Woonsocket, 27 juillet 1893.

LE RAPATRIEMENT

Le *Courrier de Saint-Hyacinthe* du 8 courant publie les renseignements suivants :

Voici les statistiques de rapatriement que nous avons eues au bureau de la douane de cette ville, pour les mois de juin et de juillet :

Juin	 37	familles.
Juillet	 38	"
Total	 75	familles.

Dans le mois d'août, du 1er au 5 seulement, il est revenu 25 familles, toutes décidées de s'établir dans Saint Hyacinthe et les environs et jurant de ne plus retourner aux funestes Etats-Unis.

M. Tancrède Robitaille, ancien marchand de Saint-Hyacinthe, qui a passé plusieurs années au pays de l'Oncle-Sam, est revenu ici avec toute sa famille. Il est actuellement l'hôte de M. le conseiller Paquet. Il dit que la misère est grande aux Etats-Unis, qu'il faut misérablement travailler pour vivre et que les Canadiens de là bas sont traites de la même façon que les fils du Ciel.

D'après les Américains, ils sont bons tout au plus pour un travail manuel, automatique, tout comme les Chinois. On lui donnerait cher pour retourner vivre dans ce pays de charlatans.

UN PEU FORT !

Dans sa feuille du 4 courant, notre confrère du *National* de Lowell, état du Massachusets, publie l'etonnante nouvelle qui suit :

L'ouragan qui a passé au nord-ouest du Manitoba, la semaine dernière, a surpassé tout ce que l'on avait vu jusqu'à présent La grêle a fait des ravages énormes dans les campagnes ; à certains endroits de vastes glaçons de DEUX OU TROIS PIEDS DE GROSSEUR sont tombés sur les toits qui ont été traversés de part en part. Un agent de chemin de fer a reçu de graves blessures ; deux Indiens ont été frappés par ces glaçons, leur infligeant de larges entailles et les laissant inanimés sur le sol. Heureusement que la tempête n'a sévi que sur une très faible étendue de terrain, sans cela les récoltes auraient été toutes perdues.

Où notre confrère a t il pris cette nouvelle ? Des glaçons de deux ou trois pieds de grosseur, en voilà un phénomène ! Et dire qu'ici nous n'avons rien su ; c'est nous traiter un peu froidement, ce nous semble.

La semaine dernière nous avions aussi une nouvelle qui vaut bien celle de notre confrère ; mais qui parait plus véridique que la sienne. En effet, on télégraphiait d'Haverhill, Massachusets, que le 8 ou le 9 août il y avait eu dans les environs une tempête de neige si forte que des bancs glacés d'un pied d'épaisseur obstruaient la voie publique. Pareille tempête ne s'est pas vue là depuis 46 ans ; mais enfin : c'est arrivé, et dans le Massachusets. Si vous n'aviez pas fait vos glaçons si gros, nous n'aurions rien à vous envier.

L'EMIGRATION ET SES CAUSES

Le *Progrès de Valleyfield*, journal libéral à tous crins, publiait récemment un article sur l'émigration et ses causes.

Après les diatribes de rigueur contre la protection et la politique conservatrice, l'auteur écrit les lignes suivantes, que nous signalons à la vindicte du *Monde* et autres feuilles qui ne voient que des insultes à notre race, chaque fois qu'on lui adresse autre chose que des flatteries :

En second lieu, au manque d'instruction de notre peuple, et comme conséquence inévitable, à son ignorance en matière d'agriculture.

L'agriculture requiert de l'instruction, la connaissance de certaines sciences, des connaissances techniques, pour la bien appliquer, et tout cela manque généralement chez nous, chez notre peuple, lequel, pour cette raison, ne retire pas de notre riche sol tout ce qu'il est susceptible de produire.

Cette pauvreté, qui nous fait émigrer, tient aussi à d'autres causes secondaires, comme le luxe, par exemple, qui fait aussi chez nous un mal considérable et qui, jusqu'à aujourd'hui, a conduit plus d'un des nôtres à l'exil, au-delà de la ligne 45me.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce dernier sujet.

Ce qui fait, dit-on, la richesse inépuisable, la prospérité, la force, la grandeur de la France, c'est la manière de vivre de la famille française, ce sont les habitudes de travail, de simplicité, d'économie et de frugalité de cette dernière, ce sont ses rares bonnes mœurs. Ainsi appuyée sur des bases aussi solides, la France peut traverser sans sombrer, sans tomber, n'importe quelle crise, n'importe quel malheur, et elle l'a maintes fois prouvé.

Il est aussi à remarquer que le peuple français émigre très peu.

Notre peuple devrait imiter nos bien aimés cousins d'outre-mer, et il ne s'en porterait que mieux.—*Le Pionnier* de Sherbrooke.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

Peu d'hommes éprouvent aujourd'hui autant de satisfaction que l'honorable M. Haggart, ministre des chemins de fer et canaux. Lors de la dernière session, il a dit en parlement qu'il espérait mettre fin aux deficits onéreux du chemin de fer Intercolonial.

Ses espérances paraissent avoir été réalisées, car on annonce un surplus de $20,181.59.

L'année dernière, le déficit avait été de $492 935.03.

Voici l'etat financier comparé des deux dernières années :

	1891-92	1892-93
Recettes.	..$2,945,441.97	$3,060,499.09
Dépenses..	3,493,377.00	3,045,317.50
Surplus..		$20,181.59
Deficit...	.$493,935 03	

Le rapport annuel accuse une augmentation de revenus de $120,057 12 et une diminution de dépenses de $394,059.50.

Les revenus avaient atteint le chiffre de $3,012 789.87 en 1889-90, soit le chiffre le plus élevé avant l'année 92-93.

Le surplus le plus considérable que l'Intercolonial avait eu avant l'année dernière a été celui de 1882-83, soit $10,547 83.

L'Intercolonial n'a eu de surplus que pendant cinq années sur les dix-sept années qu'il est en opération.

Ces surplus ont atteint le chiffre de $47,858 55. Les deficits des douze autres années ont été de $4 614 485.93, dont $1,655,638 53 pendant les trois années du régime libéral, après que tout le chemin eut été mis en opération. Le déficit le plus élevé a été en 1878-79, soit $716,083 53.

NAISSANCES

NORMANDEAU—En cette ville, le 26 juillet, l'épouse de M. Philéas Normandeau, une fille.

MÉNARD—En cette ville le 18 courant, l'épouse de M. Moïse Ménard, une fille.

DECES

SOUCY—En cette ville, le 13 courant, à l'âge de 12 jours, Marie-Anne-Alice-Adrienne, enfant de M. P. F. Soucy.

ECOLES INDUSTRIELLES A L'EXPOSITION DE CHICAGO

Nous reproduisons avec plaisir cette partie d'une lettre du correspondant spécial de *La Minerve* au sujet de l'exposition de nos écoles industrielles à Chicago :

" Je viens d'écrire le nom de la Vénérable Mère d'Youville. Sait-on que deux de ses filles prennent une part très active à l'Exposition Colombienne ? Oui, deux de nos Sœurs Grises, deux Canadiennes, Sœur Malchelosse, de la mission de Saint-Albert, et Sœur Clément, de la mission de Saint-Boniface, ont été instamment priées par le gouvernement fédéral de venir mettre sous les yeux des milliers de personnes qui se pressent chaque jour au Parc Jackson, les merveilleux résultats de leurs diverses écoles industrielles du Nord-Ouest. Leurs supérieurs ecclésiastiques n'ont pas hésité à leur permettre d'accéder à ce désir des autorités civiles. Elles sont venues avec quatre jeunes filles indiennes et un jeune garçon indien.

" Un endroit spécial leur a été réservé dans le palais des manufactures, à l'extrémité ouest du département du *Dominion*, juste au-dessous de l'exposition scolaire de la province de Québec. Ils y passent plusieurs heures chaque jour. Les enfants, qui sont catholiques, parlent parfaitement le français et l'anglais. Ils paraissent tout à fait à l'aise, et conversent volontiers avec les visiteurs. Ils sont très polis. En eux il ne reste guère quelque chose du sauvage, on voit qu'ils ont reçu une excellente éducation et qu'ils ont su en profiter.

Ils travaillent en présence de la foule. Le garçon est cordonnier et fait des souliers ; un autre jeune Indien, qui n'est pas sous la direction des Sœurs et qui est protestant, exerce son métier d'imprimeur. Les filles cousent à la machine, tricottent, font des bas et tissent des étoffes. Sur des tables, sont placés les cahiers de devoirs des élèves des écoles, cahiers très intéressants à étudier.

" Les visiteurs qui s'arrêtent à ce département se comptent par milliers. Ils questionnent les Sœurs sur l'institut auquel elles appartiennent, sur le pays qu'elles habitent, sur leurs élèves, les mœurs des sauvages, que sais-je ? Cette robe grise en intrigue un grand nombre. Les Sœurs répondent de bonne grâce ; je puis dire qu'elles donnent là bien des leçons d'histoire et de géographie. Mais par dessus tout, elles donnent la grande leçon du dévouement et de la charité.

" Certes, elles font, sans s'en douter, une grande et belle œuvre, et je félicite le gouvernement qui a songé à leur confier cette noble mission. Le commissaire, sous la protection duquel elles se trouvent placées, est M. Charles de Cazes, un ancien zouave pontifical, homme actif, intelligent et dévoué de tout cœur aux intérêts du Nord-Ouest. Tout le département indien est sous son contrôle, et il s'acquitte admirablement de sa tâche.

" Je l'avouerai, ce n'est pas sans un certain orgueil patriotique que j'ai vu deux Sœurs Grises, entourées de leurs élèves indiennes, à l'Exposition. Elles sont l'honneur de notre race. Enfants de notre sol, elles disent bien haut par leur présence et le résultat de leurs héroïques travaux ce que le Canada-Français a fait et fait encore jusque dans les contrées les plus barbares pour l'avancement de la foi et de la civilisation."

GRANDE FETE A LA RESERVE DES GENS DU SANG

Ouverture d'un Hopital par l'hon. T. M Daly, Ministre de l'Interieur, a McLeod, T. N.-O.

Hier, le 7 août courant, toute la réserve des sauvages " Gens du Sang," était en liesse. Depuis longtemps on se préparait à recevoir la visite de l'hon. M. Daly, Ministre de l'Intérieur. L'hiver dernier, dans une entrevue avec le Rév. Père Lacombe, il avait promis de venir lui-même faire l'ouverture officielle d'un hôpital que la mission catholique de cette localité vient de construire, avec le secours du gouvernement fédéral. La bâtisse était terminée. Les Révérendes Sœurs de Charité, venant de Nicolet, étaient installées comme hospitalières du nouvel établissement et nous attendions l'arrivée de nos visiteurs. Les missionnaires du district s'étaient réunis pour la circonstance et rehaussaient par leur présence la démonstration, qui présentait un cachet tout spécial. Déjà des centaines de sauvages, dans leurs costumes divers, les uns à cheval, les autres à pieds, sont assemblés autour de la mission, dont l'ensemble présente un coup d'œil magnifique. Un grand nombre de voitures, remplies de dames et de messieurs, arrivent de tous côtés, pour être témoins de la fête. Enfin un tourbillon de poussière nous annonce que l'escouade du gouvernement est proche. Les voilà les *Grands Chefs Blancs*. En un instant, le Père Lacombe, accompagné des autres Pères, accourt recevoir ces distingués visiteurs et leur souhaiter la bienvenue. La fanfare de l'école industrielle de Saint-Joseph était là pour la circonstance et faisait résonner l'air de ses sons harmonieux. Les sauvages ne pouvaient se contenir d'admiration en voyant leurs enfants, si changés dans leurs costumes et leurs manières, et capables aujourd'hui de lire la musique et toucher les instruments.

Mais entrons dans l'hôpital. Comme de raison, ce sont les Révérendes Sœurs qui font les honneurs de leur établissement. Après les premières introductions, l'hon. Ministre et ses compagnons sont introduits dans la salle du banquet, décorée avec un goût exquis. Des inscriptions de bienvenue couvrent les murs. Mentionnons la suivante, en la belle langue Pied-Noir : " *Koné itá i kisk-trikomiopo.*"—Rejouissons-nous tous en ce jour. Soixante-cinq couverts sont dressés pour les *Chefs Blancs* et les Chefs Sauvages. La fanfare excite l'appétit. Après un copieux dîner, le Rév. Père Lacombe demande le silence et présente, en anglais, l'adresse suivante à l'hon. M. Daly. Le Rév. Père missionnaire est accompagné de deux enfants sauvages ; l'un porte un superbe calumet et l'autre un énorme bouquet fait avec les fleurs des grandes prairies :

A l'honorable M. Daly, ministre de l'Intérieur et surintendant des affaires des Sauvages du Canada.

Honorable Monsieur,

Au nom du personnel de cet hôpital sauvage, je vous offre notre sympathique et sincère bienvenue. Nous considérons votre visite aujourd'hui au milieu de nous comme un grand honneur et une faveur toute spéciale. Déjà, nous connaissions votre sympathie pour les sauvages et l'intérêt que vous portez à leur bien-être. En venant ici ouvrir officiellement cette nouvelle institution dans ces territoires, le gouvernement, dont vous êtes un digne représentant, inaugure aujourd'hui une nouvelle ère de prospérité et de bonheur pour l'avenir de ces nations dont vous êtes les tuteurs et les protecteurs.

Pour nous, les missionnaires de ces tribus, en étant témoins aujourd'hui de l'action du gouvernement, nous saluons votre visite avec joie et reconnaissance. Oui, travaillons ensemble, l'Eglise et l'Etat, à civiliser et christianiser ces races. C'est aujourd'hui plus que jamais que nous devons mettre en pratique cette parole du Sauveur : " Les pauvres sont évangélisés." C'est pourquoi nous unissons nos efforts pour rendre ces sauvages heureux.

Cet hôpital est une nouveauté dans l'histoire des peuples civilisés qui ont eu affaire avec les tribus indiennes. Votre prédécesseur, aujourd'hui lieutenant-gouverneur de la Colombie Britannique, sur ma suggestion, a été le premier à s'occuper de cet établissement. Pendant longtemps, il nous a été bien difficile de faire comprendre à nos amis d'Ottawa le bien d'un hôpital chez les sauvages. A la fin, nous avons obtenu un vote favorable du gouvernement. Quand vous avez succédé à M. Dewdney, vous avez voulu continuer cette œuvre, en venant faire l'ouverture officielle de cet hôpital. Dans cette démonstration publique, je ne puis passer sous silence le nom de M. Hayter Reed, qui est venu à notre secours en se montrant notre ami dans cette œuvre de l'hôpital. Au nom de nous tous et de cette réserve, nous lui offrons nos remerciements.

Parmi certains peuples soi-disant civilisés qui ont dépouillé violemment les pauvres sauvages de leurs terres, on s'est plu à répéter que " le meilleur sauvage est le sauvage mort !" Nous, peuple du Canada, nous ne parlons pas ainsi, et pour prouver que nous voulons que l'Indien soit content dans ce pays, notre gouvernement fait tout en son pouvoir pour améliorer l'état et la position des anciens propriétaires de ce pays. Cet hôpital, nous l'espérons, ramènera à la santé un grand nombre, et sera une nouvelle preuve que nous, Canadiens, nous ne désirons pas leur extinction, mais leur conservation au milieu de nos établissements de colonisation.

Il me presse aussi, M. le ministre, d'offrir nos compliments de bienvenue à vos compagnons de voyage, surtout M. Burgess, un des meilleurs amis du Nord-Ouest.

Vous voyez, M. Daly, devant vous les hospitalières de cet établissement, les bonnes Sœurs. Elles sont prêtes à se dévouer pour leur grande œuvre de prédilection. Avec de semblables femmes, qui ont nom : " Sœurs de Charité," votre gouvernement peut entrevoir avec confiance le succès.

En terminant cette adresse, honorable monsieur, comment pourrais-je oublier le nom de mon bien-aimé confrère, le R. Père Legal, qui, depuis le commencement, a travaillé jour et nuit pour le parachèvement de cette bâtisse ? Il a été non-seulement l'architecte, mais l'habile directeur de cette difficile entreprise. Vous pouvez avoir une idée de cette direction, quand nous vous disons que cette bâtisse, construite dans des circonstances difficiles, sans les embarras et dépenses des transports, ne coûte à votre gouvernement que trois mille cent piastres et dix cents ($3,100.10). Nous offrons aussi nos sincères remerciements à tous les officiers et employés de cette agence qui ont bien voulu nous prêter leur concours.

En terminant, permettez-moi d'ajouter que, comme c'est votre première visite ici, je vous présente, en mon nom et au nom de cette tribu, " les droits de citoyen " (*the freedom of the reserve*). Dans les grandes villes des peuples civilisés, c'est l'usage, lors du passage de quelque distingué visiteur, de lui offrir " le droit de cité." Aujourd'hui, en vous présentant ce calumet, pour nous l'emblème de la paix et de l'amitié, nous vous déclarons un des nôtres et notre premier citoyen. A présent, dans votre position de représentant du gouvernement, je vous prie de vouloir déclarer officiellement que l'hôpital pour les sauvages de ce traité est ouvert.

A. Lacombe, O.M.I.,
et le personnel de l'hôpital.

Après l'adresse, l'hon. M. Daly improvisa une réponse des plus heureuses et très éloquente pour le Rév. Père Lacombe, le Rév. Père Legal et les Révdes Sœurs Hospitalières : " Avec de tels commencements et sous la direction de semblables directeurs et hospitalières, je n'ai aucun doute, dit-il, que cet établissement sera un succès. A présent, vous, Père Lacombe, notre vénérable ami, je vous remercie au nom du gouvernement et de cette nation pour tout ce que vous avez fait et faites encore pour le bien-être de ces tribus sauvages, pour lesquelles vous avez consacré votre vie. Je suis enchanté de tout ce que je vois ici, surtout la bonne harmonie qui règne entre les missionnaires et les autres populations de ce pays. Oui, mon Père, vous avez toutes mes sympathies. Vivez encore longtemps pour le bien et le bonheur de tous ceux auxquels vous vous intéressez. De tout mon cœur, comme surintendant de ce département, je déclare officiellement cet hôpital ouvert et prêt à recevoir les malades sauvages de ce district. Je vous souhaite à tous succès et prospérité.—"

Alors les chefs s'approchèrent et les discours commencèrent, sous toutes les formes et sur tous les tons. Pendant plusieurs heures, le représentant de *Notre Grande Mère la Reine* fut obligé d'écouter ces interminables harangues de plaintes, de demandes et de regrets : " Vous, les blancs, en prenant nos terres, vous nous avez rendus misérables. Que nous donnez vous en retour de nos prairies et de nos buffalos ? " Enfin, après une distribution de tabac, de thé et de sucre, et après de nouvelles promesses, la séparation se fit assez amicalement, la bande jouant : " God save the Queen "

Ce jour sera une date mémorable non seulement pour la mission catholique de ce district, mais pour tous les sauvages de ce pays. Encore une fois, espérons que nos *Princesses de Charité*, nos chères Hospitalières, par leur dévouement, leur persévérance et leur abnégation changeront et convertiront les cœurs si indifférents de ces peuples dont la complète conversion à la foi est loin d'être avancée. Malgré les efforts des missionnaires, les résultats sont encore peu sensibles, au moins pour ce qui regarde la formation de chrétientés régulières.

Le lendemain, les enfants sauvages de la fanfare revenaient étant accompagnés par quelques nouvelles recrues pour l'école industrielle. Ce soir, dans l'hôtel de ville de notre *heureuse* et *bonne* cité de McLeod, ils donnaient, sous la direction de leur habile maître de musique, M. William Scollen, un magnifique concert, qui a fait l'admiration de la foule accourue pour entendre ces jeunes musiciens, qui n'en cèdent plus à leurs frères les blancs.

J'ai l'honneur de me souscrire, M. le Directeur, votre très dévoué,

Arsouskitchipappi.

Fort McLeod, août 1893.

Nouvelles Religieuses

M. l'abbé Jos. Lemieux, qui exerçait le ministère à Régina, est nommé vicaire à la cathédrale.

Le T. R. Père Langevin, O. M. I., supérieur des missions, est allé au Fort-Alexandre. Il sera de retour la semaine prochaine.

Mgr Clut, qui était en route pour Montréal, est retenu par la maladie à Calgary. Il est accompagné du Rév. Père Dekarangué dont la santé laisse aussi grandement à désirer.

M. l'abbé Alexandre Giroux, vicaire à la cathédrale, vient d'être nommé curé de LaBroquerie par Mgr Taché.

M. Giroux est parti hier soir pour aller passer quelques semaines dans sa famille, à Sainte-Philomène, Qué., avant de prendre charge de sa paroisse.

Les catéchismes préparatoires à la première communion sont commencés lundi à la cathédrale.

Le Monde du 8 courant annonce que parmi les passagers du vapeur *Numidian*, arrivé la veille à Montreal, se trouvaient dix religieuses des Fidèles Compagnes de Jésus. La sœur Maria Arnold, supérieure, dit que toutes s'en vont à Brandon, Man., et à Portage du Rat, Ont.

La communauté possède dans ces localités des couvents où les jeunes filles reçoivent une éducation très pratique.

La Maison-mère des Fidèles Compagnes de Jésus est à Paris ; cette communauté a été fondée en 18[illegible]. Ces religieuses comptent actuellement six établissements au Canada, seize en Angleterre, trois en Irlande, huit en France et deux en Australie.

Les nouvelles arrivées viennent augmenter le personnel des maisons de Brandon et de Portage du Rat. Elles sont sous la juridiction de Mgr Taché.

La Révde Sr Léontine, de la communauté des Sœurs de Jésus-Marie, laisse le couvent de Saint-Pierre pour devenir supérieure de l'Académie Sainte-Marie, de Winnipeg.

Voici quelques-uns des changements qui se font chez les Révdes Sœurs de la Charité :

La Révde Sr Lespérance devient supérieure du couvent de Saint-Norbert, à la place de la Révde Sr Ste Thérèse qui revient à la maison vicariale.

La Révde Sr Saint-Placide sera supérieure du nouveau couvent de Saint-Jean-Baptiste.

La Révde Sr Beaulne sera supérieure à l'orphelinat.

La Révde Sr Sainte-Geneviève sera à la procure de la maison vicariale.

PERSONNEL

L'hon. M. LaRivière, député de Provencher, est assez sérieusement indisposé depuis trois jours. Il a pris une chambre à l'Hôpital de Saint-Boniface hier.

M. Roger Marion, employé du gouvernement fédéral à Chicago, est arrivé samedi pour passer quelques jours dans sa famille.

M. Jos. Laurin, de Winnipeg, a vendu sa boutique de barbier et sa maison privée. Il part cette semaine pour visiter la Californie avec l'intention de s'y fixer et devra revenir dans quelque temps chercher sa famille actuellement à Sainte-Anne.

M et Mme J. P. O. Allaire et leur petite fille sont revenus samedi de la province de Québec.

Lundi, Melle Marie-Louise Laporte, de Winnipeg, en compagnie de son oncle, M. Alphonse Parisien, d'Olga, N.-Dak., partait pour Chicago, devant après avoir visité l'exposition se rendre jusqu'à Ottawa et Montréal. Bon voyage et heureux retour.

M. et Mme Antonio Prince, d'Edmonton, sont les hôtes de M. Louis Levrault depuis samedi. Mme Prince passera quelques jours ici tandis que M. Prince partira demain pour Régina où l'appellent ses devoirs de député à l'assemblée législative du Nord-Ouest.

M. André St. Laurent a laissé Winnipeg pour Boston

Chronique Locale.

—M. David Joyai est à se construire une maison sur son emplacement de la rue Notre-Dame.

—M. Théo. Bertrand, secrétaire-trésorier de la ville, vient de donner un contrat à M. L. Fournier pour la construction d'une maison sur l'avenue Provencher.

—La chasse aux canards s'ouvre le 1er septembre et celle de la poule de prairie, perdrix, faisans, qu'au 15 septembre.

Ce sont là des dates bonnes à retenir, car la loi est très stricte.

—Il est encore temps de profiter des grands avantages et des marchés avantageux qu'offre la maison Edouard Guilbault en ferronnerie, peinture, ferblanterie, etc. Ne manquez pas une occasion qui ne se présente pas souvent.

—Le pique-nique des boulangers, bouchers, épiciers etc., se fait demain à Selkirk. Trois convois laisseront la gare du C. P. R. à 7.45 et 8.30 a.m. et à 1 30 p.m. Les convois laisseront Selkirk à 6 et 8 p.m.

Il y aura deux fanfares et un orchestre. La Fanfare Indépendante de Saint-Boniface sera présente.

—Qui va là ! C'est le mot d'ordre ou la consigne en temps de guerre mais en temps de paix quand il s'agit d'avoir de fines épiceries à grand marché, Le Mieux est le mot de passe qui vous conduit au rendez-vous des personnes de langue française où vous êtes certain d'y trouver ce qu'il vous faut. C. A Lemieux, 245 rue Principale, Winnipeg. Maison Anderson & Cie.

A Propos d'Agriculture

LE FROMAGE CANADIEN A L'EXPOSITION DE CHICAGO

La Société d'Industrie Laitière de la Province de Québec attire l'attention de ses membres sur l'article suivant, que nous traduisons de la *Sentinel Review* de Woodstock :

" Après épuisement de l'ordre du jour, M. Pattulo, président de la société d'industrie laitière d'Oxford, demande des renseignements sur les envois de fromage du district d'Oxford à l'Exposition de Chicago. Il fait remarquer que tous les Canadiens doivent être fiers du succès obtenu dans la 1ère série de concours à Chicago. Ils ont raflé presque tous les prix. On verra qu'Ontario n'a fait qu'un peu mieux que Québec, et on remarquera que Québec a remporté 20 médailles pour le fromage de la saison 1893, tandis que Ontario n'en a eu qu'une seule. Ceci n'a pu se produire que parce qu'Ontario n'avait pas envoyé de fromage. Ils sont fiers du succès de Québec, qui font partie du Canada ; mais les gens d'Ontario doivent être assez sensibles à leurs propres intérêts pour désirer de maintenir leur province à la première place, comme dans le passé. Se contenter de la seconde place serait nuire aux intérêts d'Ontario, dont le fromage se vend dans les marchés du monde entier sur sa réputation, et sa réputation est actuellement la meilleure. Comme Ingersoll est le point d'où le fromage de l'ouest d'Ontario devrait être envoyé à l'Exposition Universelle, il demande aux personnes présentes ce qui s'est fait pour la fabrication de cette année.

" M. A. F. McLaren, de Windsor, un des juges du fromage à l'exposition de Chicago, était présent et expliqua que la seule raison pour laquelle Ontario n'avait eu qu'une médaille, contre Québec 20, pour la fabrication de cette année, était qu'il n'y avait eu qu'un lot de fromage d'Ontario d'exposé. Il ne savait rien des arrangements faits dans le district pour l'envoi du fromage, mais il a compris d'après les explications du Professeur Robertson qu'au lieu de 4 concours, il n'y en aurait qu'un cette année pour le fromage canadien.

" M. Casswell se déclare heureux de voir soulever la question, car elle est de grande importance pour les producteurs de lait d'Oxford et d'Ontario en général. Il fait allusion à l'Exposition Industrielle de l'automne dernier (à Toronto) où le fromage de Québec a remporté l'avantage et à la prochaine exposition de la Puissance (à Toronto également) où le fromage d'Ontario et de Québec concourront ensemble, et *pour ce concours, les producteurs du lait de cette Province* (Ontario) *doivent se préparer.*

" M. Pattulo s'étonne que le district d'Ingersoll ne soit pas mieux renseigné……… Il ne demande qu'une chose, c'est qu'Ontario soit traité comme Québec et New-York. La nouvelle déjà publiée que Québec avait remporté 20 médailles contre Ontario une, s'est répandue sans explication et est de nature à faire tort à Ontario. *Tout en reconnaissant l'avantage d'une bonne réputation pour le fromage de Québec en tant que fromage canadien*, les gens d'Ontario ont le devoir de surveiller leurs propres intérêts et de voir à garder la 1ère place. Il ne faut pas que par apathie, erreur ou négligence de leur part, ils soient battus à l'exposition universelle."

La Société d'Industrie Laitière espère qu'il suffira de signaler cette discussion aux intéressés pour les mettre à même de défendre la réputation de leur fromage et à Chicago et à Toronto. Fromagers et cultivateurs doivent rivaliser de zèle pour maintenir la position conquise et *les patrons de fromagerie sont invités à ne pas oublier que le fromager ne peut faire un fromage de concours qu'avec du lait parfaitement soigné, coulé et aéré.*

NOS CONFRÈRES RENDRAIENT SERVICE À LEURS LECTEURS DE LA CAMPAGNE EN REPRODUISANT CET ARTICLE.

—*Courrier de Saint-Hyacinthe.*

CE QUE PEUT DEVENIR NOTRE AGRICULTURE

Le mouvement que nous voyons actuellement touchant la production agricole semble se développer de toutes manières et dans une grande progression.

Les chemins de fer, les débouchés, les routes, les chemins ruraux, les instruments agricoles de toutes sortes, l'accroissement des plantes fourragères, la plantation des fruits, tout cela doit contribuer à faire progresser l'agriculture. Mais ce qu'il faut encore, c'est d'aller plus loin, encourager davantage les écoles spéciales d'agriculture et les fermes expérimentales qui pourraient être plus nombreuses ; c'est d'améliorer les prairies naturelles, de cultiver toutes espèces de plantes propres à favoriser les industries à l'égard de choses actuellement importées des pays étrangers. Suffire à nos propres besoins tout en cultivant des produits pour le commerce de l'exportation.

PROGRÈS EN AGRICULTURE

Pour atteindre ce but, progresser toujours et sans cesse en agriculture, il faut s'appliquer à faire produire à la terre toutes ses richesses, sans l'épuiser. Il est de l'intérêt général, des cultivateurs comme des industriels et des marchands, que la terre soit améliorée, que la masse de ses revenus soit augmentée, et que par une bonne direction le cultivateur puisse accroitre la production du travail agricole. Le système de culture à adopter pour obtenir ces résultats, doit être l'objet de constantes recherches et de constante application jusqu'à ce que le problème de la production agricole à bon marché soit résolu, pour l'avantage de tous et à l'entière satisfaction des cultivateurs qui seront par cela même plus attachés à la culture du sol.

TRAVAUX DE CULTURE A L'AUTOMNE

Les travaux à être faits à l'automne ne sont, pour la plupart, que des travaux préparatoires aux récoltes qui doivent être adoptées le printemps suivant : ils sont de la plus haute importance, car de leur exécution dépendra le succès des récoltes qui doivent suivre.

Le cultivateur doit, à cette saison, ne pas omettre les travaux de culture qui auront pour effet de détruire les mauvaises herbes, toujours préjudiciables aux travaux de culture en ce qu'elles les rendent plus difficiles, par conséquent de plus en plus coûteux chaque année, au fur et à mesure que les mauvaises herbes se multiplient davantage. Entreprendre de faire disparaître entièrement les plantes parasites d'un champ paraît difficile, même impossible ; cependant il ne doit pas être abandonné.

Aussitôt que les produits agricoles ont été enlevés d'un champ qui n'est pas destiné à produire des plantes fourragères l'année suivante et que la saison ne soit trop avancée, ce champ peut être labouré, et dans ce cas-là, toutes les mauvaises herbes seront alors enfouies dans le sol. Par ce premier labour, les graines de ces mauvaises herbes qui se trouvent aussi dans le sol, germeront aussitôt et produiront de nouvelles tiges qui en automne seront détruites par un hersage énergique. Quelques semaines plus tard, un deuxième labour pourra être fait, et il aura pour effet de détruire à la fois les racines des vieilles plantes parasites ainsi que les nouvelles.

Lors du premier labour, le cultivateur pourrait même obtenir une deuxième récolte sur le même champ, si la récolte précédente a été précoce. Cette deuxième récolte qui pourrait être en sarrasin ou autres plantes à être enfouies dans le sol comme engrais vert serait propre à engraisser davantage ce champ.

Comme il a été dit plus haut, il pourrait paraître difficile d'extirper toutes les mauvaises herbes d'un champ, mais la chose ne sera praticable qu'en autant qu'il y aura changement dans la rotation adoptée sur une ferme.

Dès que ce travail sera terminé et que le cultivateur aura réussi à atteindre le but qu'il se proposait, il y aura d'autres soins préventifs à prendre. D'abord celui de se procurer des grains et graines de semence exempts de toutes graines parasites propres à ramener de nouveau les mauvaises non-seulement dans un champ, mais sur toute l'étendue de la ferme. Les mauvaises graines se trouvent plus particulièrement parmi les graines de plantes fourragères que des céréales, c'est pourquoi il importe d'être plus particulier quant à l'achat de graines fourragères et de ne pas employer pour semence les graines fourragères qui ne seront pas suffisamment nettoyées.

Si le cultivateur se trouve obligé d'utiliser une machine à battre provenant d'une ferme où les récoltes laissent à désirer, sous le rapport de leur netteté, ce moulin doit être bien examiné pour ne pas y laisser de mauvaises graines. Après le battage des grains, les résidus qui en proviennent et qui ne peuvent servir de nourriture aux bestiaux, doivent être utilisés comme engrais, mais de manière à ce que les mauvaises graines qui s'y trouvent ne puissent germer et introduire sur la ferme des plantes parasites qui n'y végétaient pas auparavant.